

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Parallèles

Rachel Bouvet



Number 25, Spring–February 1991

Erreur sur le numéro

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3335ac>

[See table of contents](#)

#### Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

#### Cite this article

Bouvet, R. (1991). Parallèles. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (25), 26–30.

« Dans le coma. » Elle ne parvenait pas à s'expliquer comment l'accident avait pu se produire. À la vue de son enfant immobile, elle s'était tout à coup retrouvée meurtrie de blessures, profondes entailles qui d'heure en heure s'amplifiaient. Inaudible, un long gémissement de douleur, que sa voix désarticulée à l'autre bout du fil couvrait à grand-peine, déchirait, furieux, l'espace où évoluaient les mots.

J'essayais de repousser ce cruel fragment de la réalité en refusant de croire à ces paroles funestes qui m'avaient frappée de plein fouet, mais déjà s'amorçait en moi un terrible effondrement. La faculté de penser avait disparu la première, balayée par l'émotion. Incapable d'ouvrir la bouche, obéissant à mes seuls réflexes, je saisis le crayon près du téléphone, et notai les indications qu'elle me donnait. Former les lettres et les chiffres était presque au-dessus de mes forces: assourdissant, le vide s'infiltrait dans les régions intimes de mon cerveau et creusait ses galeries souterraines. Tandis qu'elle m'expliquait comment me rendre à l'hôpital, j'entrevois déjà l'image décomposée de son enfant, Dimitri, le crâne fracturé et les bras alignés de chaque côté du corps, parallèles.

Un semblant de mort... L'enfant, mon neveu, avait glissé dans une zone obscure à laquelle personne n'avait accès. Sculpteur inattendu réduisant au silence les traits du visage, le coma avait emmailloté Dimitri dans ses voiles. Gestes, sons et regards s'étaient figés, renaissant parfois dans un sursaut, un délire, un éclat de vie aussitôt évanouis.

J'aurais voulu gagner l'hôpital au plus vite, mais une centaine de kilomètres le séparaient d'Athènes et les douze heures de vol m'avaient épuisée. Une sieste s'imposait, pendant laquelle l'angoisse m'empêcherait de dormir.

Au volant de ma voiture, la nervosité noue chacun de mes mouvements. Fébrile, je retrouve sa frimousse de quatre ans tournée vers moi, une question perchée au coin des lèvres. Mon avion avait-il une clé lui aussi, une clé semblable à celle-là ? Les yeux

rieurs enfouis sous les paupières, là-bas... ma vue se brouille tandis que les rues défilent, inondées de soleil.

Dimitri est la première personne que je vais voir quand je reviens passer quelques jours chez moi, à Athènes, entre deux voyages. Ces derniers temps, son plus grand plaisir était de dessiner des avions. Formé par deux traits qui se croisent, minuscules, au milieu des ovales dentelés qui figuraient les nuages, l'appareil occupait parfois tout l'espace de la feuille blanche. À l'avant, m'expliquait-il, c'était le pilote. À cause des boucles d'oreille et de l'air malicieux qu'il avait en me montrant les détails, je me reconnaissais, ou plutôt je faisais semblant.

Route quarante, ai-je écrit sur mon carnet. Le pied appuyé sur la pédale de droite, la vitesse me paraît dérisoire. Trois heures à peine depuis l'atterrissage. Il me semble que les applaudissements des passagers viennent tout juste de s'arrêter. Le voyage ne fait que continuer, dirait-on, mais avec quelle lenteur à présent... Toile de fond au cortège d'images qui me reviennent en mémoire, l'asphalte noir me fait mal aux yeux. La fatigue mêlée à l'angoisse sans doute, et puis aussi l'habitude de ne côtoyer que des ombres blanches.

Je ne me rappelle pas être déjà passée par ici, pourtant la route quarante ne m'est pas inconnue. Il faut dire que je passe plus de jours et de nuits à sillonner l'espace rempli de corps évanescents qu'à fouler le sol. Savourer du regard le modelé des nuages a peu à peu désagrégé en moi les repères familiers de la Terre. Je ne devrais plus être loin maintenant. La ville dont elle m'a parlé se trouverait derrière ces montagnes? Difficile à admettre... Roches et solitude, c'est tout ce que l'on aperçoit. Quand je serai arrivée, il faudra que je cherche la chambre vingt-deux, la chambre où Dimitri...

Blancs, échappés des neiges ou des nuages de mes peurs, les murs de l'hôpital gardent, implacables, le silence. Happée par un long couloir où le bruit de mes pas s'étouffe, je marche de plus en plus vite. La vie, aseptisée, se feutre entre les cloisons. Les portes se succèdent, ne laissant rien filtrer de ce qui se trame à l'intérieur, mais leurs numéros s'égrènent, derrière lesquels je sais que la douleur triture les corps.

Chambre cent vingt-deux. J'ai dû me tromper d'étage. Je continue pourtant, poussée par un élan que je ne peux plus contrôler. Me voici dans un couloir parallèle au premier, semblable

en tous points, sauf qu'à présent, les numéros ne se détachent plus en noir sur le fond blanc, mais en blanc sur le fond noir. Vingt, vingt et un, je suis tout près. Mais au moment de traverser le couloir perpendiculaire qui sépare les rangées de portes, je vois quelque chose — un brancard à ce qu'il me semble — venir sur moi à toute allure. Un cri m'échappe, qui n'est pas entendu : le choc est inévitable !

Je me souviens avoir freiné brutalement et évité de peu la voiture blanche qui s'était engagée au croisement, me ramenant de force les pieds sur terre. La fatigue avait eu raison de moi : rêvant tout haut un cauchemar insensé, j'avais failli m'endormir complètement au volant. L'air s'engouffrait à une vitesse effrénée dans mes poumons alors que, toute tremblante encore, je défaisais les derniers nœuds de mon mirage.

J'avais la nette impression d'être arrivée à l'endroit indiqué, malgré le sentiment d'abandon qui se dégageait de ce lieu. Aucune trace d'hôpital, pas même une quelconque habitation... C'était la route quarante, j'en étais certaine, et la chambre vingt-deux aurait dû se trouver là, à deux pas. Devant l'impossibilité de comprendre ce qui m'arrivait, je m'abîmai dans la contemplation de la montagne qui se dressait devant moi, sous un soleil de plomb. J'hésitais à repartir, habitée par le désir de rester des heures ainsi, perdue à tout jamais dans les replis que le paysage m'offrait. Je me décidai enfin, doutant désormais de mon sens de l'orientation. Quelle route avais-je donc empruntée ? Quand je réussis à me renseigner sur la façon de rejoindre la route quarante, j'oubliai de le demander.

Je ralentis au niveau de la pancarte supportant le nom de la ville tant cherchée. Plus que quelques mètres à faire pour atteindre l'entrée principale de l'hôpital. Au lieu de répondre à ma question, la femme en blouse blanche se lève et m'invite à la suivre, me glissant au passage les paroles d'apaisement que chacun dans ce pays porte en lui. Des bouées sur lesquelles je commence à flotter. J'avance le long des parois couleur de cire, avec des fontaines d'hystérie à la place des yeux, épuisée, mais les plaintes ne franchissent pas mes lèvres. La chambre vingt-deux se trouve au bout du couloir, à droite. Je n'ai d'yeux que pour Dimitri muré dans son silence : le coma ne l'a pas quitté. Les parents de l'enfant m'interrogent du regard. Il m'en a fallu du temps pour arriver jusqu'ici ; il m'en

faudra encore pour pouvoir parler. L'aspect solennel de la pièce agit sur moi comme un remède. Je me résigne à attendre.

Quelques heures ont passé, troublées par un délire incompréhensible de l'enfant. En sortant pour respirer l'air du dehors, je me suis rappelé qu'une carte de la région restait en permanence dans ma voiture. De retour dans la chambre, avant même d'avoir fini de la déplier, j'ai compris mon erreur.

La voie que j'avais suivie existait, mais il était inutile de chercher son tracé sur la carte: je ne comprenais pas comment j'avais pu être aveugle à ce point. Les cercles imaginaires dont les savants ont enveloppé la planète, imitant en cela les araignées dans leur propension à tisser des toiles, n'ont pas de secrets pour moi: les cartes du ciel sont depuis longtemps mes objets de lecture les plus chers. Les gardant en permanence sur ma table de chevet, je ne me lasse pas de parcourir à l'avance mes trajets, de méridien en parallèle. Cette fois-ci encore, j'avais eu le même réflexe. Funambule sans fil, pour qui les faux pas n'existent pas, je m'étais servie de mes repères habituels, les substituant à ceux que l'on m'avait donnés. Je savais depuis toujours que le parallèle, « ma » route quarante, se trouvait à proximité; le numéro vingt-deux, qui m'avait conduite par un chemin de traverse de la chambre jusqu'au méridien, avait rendu la confusion plus facile encore.

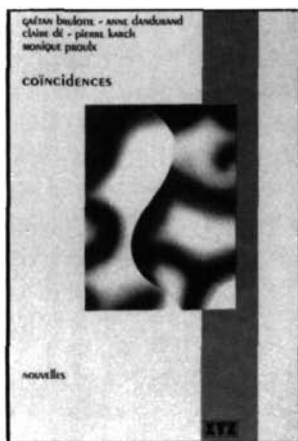
Mais une autre surprise m'attendait, à laquelle je ne trouvais pas d'explications. En examinant les inscriptions, je refaisais mon trajet: j'étais montée vers le nord, à la rencontre du quarantième parallèle, et j'avais atterri à l'endroit où il croise le vingt-deuxième méridien, frôlant de peu l'accident. Le hasard avait voulu que je m'arrête — c'est la carte qui me l'indiquait — au pied de la montagne la plus élevée du pays: le mont Olympe. Elle avait beau supporter sur ses flancs des légendes millénaires, je ne l'avais pas reconnue. Il me revenait en mémoire qu'à une certaine époque, elle avait créé l'illusion, à cause de sa hauteur, d'être un lieu de passage entre le ciel et la terre. Ce rappel inopiné m'a fait sourire malgré tout, malgré la gravité de l'état dans lequel se trouvait l'enfant. Que je sois parvenue à cet endroit escortée moi aussi par un entrelacs d'illusions n'était qu'une coïncidence, mais je ne pouvais m'empêcher de la trouver des plus curieuses. En fait, les numéros étaient-ils autre chose que des lieux de passage, qui se

laissent porter par les routes, de kilomètre en kilomètre, qui attendent qu'on ouvre les portes où ils sont accrochés, bien en vue, ou encore qui se croisent, invisibles garde-fous permettant d'avancer dans l'espace sans se perdre ?

Tes doigts s'enroulent autour de ma main, Dimitri, ton coma s'achèverait-il enfin ? J'ai une histoire à te raconter, tu ne veux pas l'écouter ? une histoire où les numéros s'amuse à mélanger les cartes... Mais avant, dis-moi pourquoi tu as grimpé sur cette échelle... J'ai vu des tas d'enfants jouer à être un avion, c'est un jeu que tu connais toi aussi ; je me rappelle tes rires : tu cours très vite, le dos voûté, en étendant les bras... tu imites le bruit du moteur... un virage à gauche et ton corps se penche sur le côté... Dimitri, tu vas t'envoler ! Mais tu es le premier que je vois escalader une échelle pour... tu ne savais pas qu'ils étaient trop dangereux pour toi, ces barreaux parallèles sur lesquels tu as trébuché ? Ton regard est encore un peu endormi... tu voulais regarder voler les avions de plus près ? Ai-je bien deviné ? **XYZ**



**vient de paraître « En coédition »  
COÏNCIDENCES.  
La rencontre  
de cinq nouvellistes québécois et  
de cinq nouvellistes français**



Gaétan Brulotte \* Anne  
Dandurand \* Claire Dé  
\* Pierre Karch \*  
Monique Proulx

\_\_\_\_\_ XYZ

Jacey Carina \* Lucette  
Desvignes \* Jacques  
Fulgence \* Claude  
Pujade-Renaud \* Alexis  
Salatko

\_\_\_\_\_ Aleï

132 p., 15,95 \$